

LE RENOUVEAU
DU **BEAUJOLAIS**
EST ARRIVÉ



Les vignerons Mathieu et Camille Lapiere, à Villié-Morgon (Rhône), le 18 mars

Du beaujolais, on connaît surtout le nom, grâce à un petit vin de fête, commercialisé plus vite que de coutume, le troisième jeudi de novembre, dans les caves et bistros. Ce « beaujolais nouveau » a fait sa gloire, mais il n'a pas toujours été bon. Cela, nous le savons aussi. Boire un vin deux mois après la vendange est un pari ardu, et le succès planétaire de l'opération n'a pas aidé à soigner le procédé de fabrication. Le réchauffement climatique a au moins cette vertu : le raisin est ramassé plus tôt, le vin a davantage le temps de se bonifier. Et il redevient volontiers ce jus léger et très fruité, agréable. Le problème est que les Français n'en sont plus fanas. Du reste, la moitié de la production de beaujolais nouveau est exportée – le Japon en consomme un quart.

Sinon, ce vignoble est mal connu, coincé entre deux grandes régions de vin, la Bourgogne au nord, le Rhône au sud. Sa surface est modeste, autour de 15 800 hectares, à trente minutes de Lyon. Le paysage n'est pas monotone, avec ses collines qui ondulent et ses vallées propices à la randonnée, avec aussi les clochers des crus, au nord, les Pierres Dorées de Bagnols, au sud.

C'est aussi un vignoble presque exclusivement rouge. Avec un seul cépage, le gamay, qui représente 98 % des vignes. A côté, les 2 % de chardonnay donnent un rare vin blanc. Aucune autre région viticole n'offre une telle homogénéité de style. Un vin uniforme ? Non ! Certes, le beaujolais est souvent un vin léger. Mais on connaît moins la structure et la chair de ses crus, leur complexité aromatique, allant des notes

fleuries aux saveurs épicées, avec une capacité de garde de plus de dix ans pour les meilleurs. Ils devraient jouer un rôle moteur dans le renouveau d'un vignoble qui a souffert dans le passé.

Le Beaujolais compte dix crus aux noms parfois méconnus (morgon, moulin-à-vent, fleurie, juliéas, etc.), tous au nord, qui offrent un autre visage : davantage bourguignon. Ce vignoble est du reste administrativement rattaché à sa grande sœur. Pas étonnant qu'on lui découvre des terroirs complexes et qu'il produise des vins différents à partir d'un seul cépage. Dans ce numéro, qui invite à la découverte, nous avons sélectionné quarante crus au rapport prix-plaisir fort attrayant. Profitez-en ! ■

MICHEL GUERRIN ET OPHÉLIE NEIMAN

DOSSIER

Qui sauvera le beaujolais ?

Des crus et un terroir à redécouvrir

PAGES 2-3

Portraits de vignerons

Deux passionnés : Frédéric Burrier et Fabien Duperray

PAGE 4

Notre sélection

40 bouteilles 2017 à prix plaisir

PAGE 5

NOMS D'UN BORDEAUX !

Plusieurs châteaux de la région ont des noms très proches. Le plus souvent, la cohabitation se passe bien. Mais, depuis une quinzaine d'années, des marques prestigieuses protestent et vont en justice

PAGE 6



ENTRETIEN AVEC **LAMBERT WILSON**

L'acteur raconte sa passion discrète pour le blanc de Bourgogne, le théâtre et l'écologie

PAGE 7

CHAMPAGNE
FOURNY & FILS

une Famille, un Clos, un Premier Cru

Une trilogie fondée sur les liens familiaux et la passion d'un terroir
L'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

5, rue du Mesnil • 51130 Vertus • Tel. : +33 (0)3 26 52 16 30 • Fax : +33 (0)3 26 52 20 13
info@champagne-veuve-fourny.com • www.champagne-veuve-fourny.com

Qui sauvera le beaujolais ?

Faute d'investissements, le vignoble a perdu 40 % de sa surface et 50 % de son chiffre d'affaires en quinze ans. Pour séduire à nouveau, la région, qui s'est longtemps reposée sur le « beaujolais nouveau », parie aussi sur la richesse de ses crus et sur le vin nature

VILLIÉ-MORGON (RHÔNE) - envoyée spéciale

Parmi les anecdotes de caviste, il est celle du client qui évoque ses goûts : il déteste le beaujolais mais adore le morgon. Sauf que le morgon est un beaujolais. L'un des dix crus qui compte le vignoble, et sans doute le plus connu avec le saint-amour. D'ailleurs, si les consommateurs situent souvent le premier en Bourgogne, le second est associé, à tort, à la vallée du Rhône.

Cette maîtrise pour le moins aléatoire d'un vignoble ferait juste sourire si le beaujolais ne traversait pas une crise majeure. Qui s'éternise même. Dominique Piron, le président de l'interprofession de la région, ne craint pas d'aligner les chiffres : en quinze ans, le vignoble a perdu 40 % de sa surface et 50 % de son chiffre d'affaires. Mais, assure-t-il, c'est un cycle que d'autres ont connu avant de rebondir : « Nous avons tardé à réagir. Mais nous sommes désormais rassemblés pour bouger. »

Les problèmes sont de deux ordres : le vignoble est en mauvais état. Faute d'investissements et de moyens, la vigne déperit. Elle est la plus vieille de France, ce qui n'est pas un bienfait, puisque la remplacer coûte cher. Les chais et les cuveries ne sont pas mieux. Il faudra une bonne décennie pour rendre le beaujolais pimpant. Mais pour cela, il faudrait résoudre la seconde difficulté : séduire à nouveau les consommateurs.

Voyons le bon côté, le beaujolais est la deuxième appellation de vin la plus connue après le champagne. Le mauvais ? Sa renommée ne vient pas de sa qualité mais de l'opération « beaujolais nouveau », au succès mondial – nous y reviendrons. Pourtant il ne manque pas d'atouts, entre des crus à l'excellent rapport qualité-prix, des paysages ravissants, des vigneronnes iconiques.

Au commencement, le beaujolais était grand. En 1936, quand naissent les premières AOC viticoles dans le pays, les crus du Beaujolais en sont. Chénas ou moulin-à-vent font des vins de garde prisés, qui se vendent au même prix que ceux de pomard, de corton ou de châteauneuf-du-pape. Puis, dans les

années 1980, l'opération « beaujolais nouveau » se répand comme une traînée de poudre : commercialiser un vin produit en septembre dès le troisième jeudi de novembre, donc très jeune et sans attendre le printemps suivant. Et tout change. « Le succès planétaire du beaujolais nouveau, c'est le cas d'école de ce qu'il ne faut pas faire, rigole Dominique Piron. L'événement a été construit par les bistrotiers parisiens, les Anglais, les amateurs de fête et les médias. C'est devenu un événement mondial qu'on n'a pas maîtrisé. On n'a pas su garder le contrepoint des terroirs. Il y a eu un tsunami de la pensée unique, tout le monde s'est engouffré dedans. »

Manière de dire que tous les vigneronnes en ont fait, beaucoup, au détriment de la qualité et des crus. Avec son fameux goût de banane. Il a accaparé jusqu'à 50 % de la production de vin dans le Beaujolais. Aujourd'hui, c'est deux fois moins. « C'est tout de même 25 millions de bouteilles vendues en trois jours, insiste le président de l'interprofession. Il y a des gens qui en vivent. Il faut cesser de le critiquer. Aujourd'hui, il ne tire plus les crus vers le bas. D'ailleurs, ces crus profitent de cette opération, car ils sont davantage vendus en période de beaujolais nouveau que le reste de l'année. »

Variations infinies

Le beaujolais nouveau, coupable idéal de la crise ? Dans son bureau, le peu disert Franck Dubœuf, fils de Georges Dubœuf, à la tête d'un empire qui pèse pour un quart de la production totale de ce vignoble, nous regarde avec méfiance : « Vous allez faire comme tous ces médias qui se sentent obligés de dire du mal du beaujolais nouveau pour dire du bien des crus ? Ne comptez pas sur moi. Il a été un formidable ambassadeur de nos vins, il a permis de mettre le nom de la région sur toutes les cartes de restaurants. » La marque Dubœuf, ce n'est pas moins de 50 cuvées de beaujolais nouveau commercialisées chaque année. Et Franck Dubœuf l'assure : « A chaque heure son vin, à chaque vin son heure. Cessez les antagonismes et assumez la multiplicité du beaujolais. »

Alors parlons-en : morgon, moulin-à-vent et chénas sont aussi charnus et structurés que saint-amour, chiroubles et régné sont souples et fins. Fleurie porte bien son nom, tant il

images. Une vision carte postale assumée, destinée à un public familial. Il faut saluer la réussite, car entre Beaune et Lyon, deux pôles touristiques forts, le Beaujolais peine à attirer le vacancier. Pourtant, l'amateur de grand air est gâté. Avec des paysages de vallées propices à la randonnée, des panoramas de verts émaillés par les clochers (dont celui de Clochemerle), les Pierres Dorées au sud, la roche de Solutré au Nord, la région est belle.

Sites prestigieux

Deux événements pourraient séduire ceux qui préfèrent la boisson aux musées et aux randonnées. Le premier aura lieu les 7 et 8 avril, dans les châteaux de Pizay, des Ravatys et de Corcelles, distants d'une poignée de kilomètres, au cœur de Villié-Morgon. Les sites sont prestigieux : l'un a un spa, l'autre une salle de réception et le troisième est une vieille bâtisse. Mais il s'agit d'abord de faire goûter les vins. L'opération « Bien boire en Beaujolais » réunit plusieurs associations de vigneronnes – les Beaujoloise, Biojoloise, BeaujolArt, Beaujall'Wines et Gamays Chics – désireuses de faire connaître les vins du terroir. Ce salon réservé aux professionnels s'ouvre discrètement au public amateur. La dégustation et le repas étant gratuits, mieux vaut, pour entrer, contacter l'un des 230 producteurs. « Nous voulons attirer les amateurs pour qu'ils constatent que le beaujolais a changé, tant nous sommes



« Aujourd'hui, 70 % de notre production viennent des crus. Ils assurent notre identité et sont un référentiel qui casse l'image tenace du "beaujolif" »

PHILIPPE MARX
directeur commercial

peut être fleuri et subtil, tandis que juliéna est nerveux. Brouilly et côtes-de-brouilly n'ont rien à voir, le vin qui sort des côtes du mont Brouilly est plus corsé que celui qui suinte des plaines. Bref, avec un seul raisin, le gamay, planté sur un sous-sol varié de roches volcaniques, de granit, de schiste et de pierres bleues argileuses, les crus du Beaujolais offrent des variations infinies à l'image de la complexe Bourgogne.

D'ailleurs, la voisine Bourgogne entretient des relations plus qu'intimes avec le Beaujolais, bien calé dans son giron. Pour preuve, il est possible d'y produire du crémant de Bourgogne et des coteaux bourguignons ! La maison Jean Loron, installée dans le Mâconnais et le Beaujolais, revendique son appartenance à la prestigieuse région mère : « Le Beaujolais, c'est la Bourgogne viticole ! », affirme son directeur Philippe Bardet. D'ailleurs, dans le sud du Beaujolais, là où les belles pierres dorées donnent aux paysages des allures de petite Toscane, la grande maison de négoce produit du coteaux-bourguignons.

Elle n'est pas la seule, le beaujolais se vend mieux quand il porte ce nom-là et l'argile du sol convient bien aux cépages bourguignons. Mais Philippe Bardet songe plutôt à la complexité des crus. Et à leurs différences sur le marché : « Il ne reste jamais un litre de morgon en fin de campagne. Le brouilly a longtemps été le plus facile à vendre, mais ça se tasse. Moulin-à-vent reste le seul qui a une vraie vision de garde : on met en vente des 2009 et des 2010 pour moins de 25 euros. » Et puis il y a ceux qui vont moins bien : « Le régné ne se vend pas. On l'écoule plus facilement sous le nom de beaujolais-villages ou dans une cuvée sans soufre. »

Sans soufre ou presque

L'important, pour assurer une pérennité financière et des atouts pour l'avenir, serait donc de pouvoir présenter toute la palette des crus. Pas un hasard si la marque Vinescence est née de la fusion de trois coopératives, complémentaires sur les AOC : avec 310 coopérateurs sur 1200 hectares de vignes, Vinescence est le plus grand producteur de crus, qu'elle vend en bouteilles, ou en vrac pour le négoce. « Aujourd'hui, nous avons toutes les appellations du Beaujolais, et 70 % de notre production viennent des crus, se réjouit Philippe Marx, le directeur commercial de la cave. Ils assurent notre identité et sont un référentiel qui casse l'image tenace du "beaujolif". »

A l'autre bout de l'échelle de production, dans les petites maisons rurales qui bordent les routes vallonnées des crus, notamment autour de Morgon, des vigneronnes indépendantes ont, eux aussi, trouvé un antidote à la crise. Avec une vision totalement différente. Les vins « nature », sans soufre ou presque, avec le moins d'intervention possible sur la fermentation, sont nés ici. Jules Chauvet, un vigneron-négociant, en a posé les bases dès les années 1950, d'autres ont suivis, ont développé ses idées ou en ont simplement gardé les principes. L'héritier le plus connu est Marcel Lapierre, vigneron iconique du Beaujolais,

Un œnotourisme, des Pierres Dorées à la roche de Solutré

Survoler les vignes du Beaujolais entouré d'abeilles géantes ou fêter les vendanges sur un air de comédie musicale, vous n'en aviez sans doute jamais rêvé, mais le Hameau Dubœuf l'a fait. Ouvert en 1993 face à la gare de Romanèche-Thorins, dans le nord du vignoble, ce musée du vin a même inventé un mot : œnoparc. Et de faire, en pénétrant dans la reconstitution d'un gigantesque hall de gare, avec fresque murale et guichet à l'ancienne, on a la sensation de débarquer dans le Disneyland du vin : attractions ludiques, cinéma en 3D ou en nacelles animées, mini-golf dont chaque trou porte le nom d'un cru, promenade dans les vignes en quadricycle, balade en petit train jusqu'au centre de vinification, le tout sur 30 000 mètres carrés. Quelque 80 000 personnes viennent chaque année sur ce site, ouvert tous les jours de 10 heures à 18 heures. La comparaison avec le royaume de Mickey ne choque pas Anne Dubœuf, responsable du Hameau créé par son beau-père, accessoirement le plus grand producteur de beaujolais : « Depuis ses 16 ans, Georges Dubœuf rêvait de faire un musée du vin. Avec Paul Bocuse, il allait à Orlando [Floride] et adorait y visiter les parcs d'attractions. C'est là que l'idée a pris forme. »

Ce mois-ci, une nouvelle attraction est ouverte au Hameau Dubœuf, une pièce immersive qui retrace l'histoire du Beaujolais en sons et

fiers de nos vins », explique Renaud Bodillard, président des Beaujall'Wines.

La seconde manifestation est destinée au grand public. Elle émane de l'interprofession et son nom entend bouleverser l'image du vignoble : « Bienvenue en Beaujonomie ». La première édition aura lieu les 8 et 9 juin et vise à marier le beaujolais à la bistronomie, cette cuisine créée par le chef Yves Camdeborde, à cheval sur le bistrot et la gastronomie. Le programme est en construction mais il concernerait une cinquantaine de lieux – châteaux, domaines et parcs du Beaujolais, avec grandes tables d'une quinzaine de convives. Vignerons et restaurateurs prépareront les menus et le vin, et les serviront à table. Pour Laura Pillot, du service presse du Beaujolais, « cet événement joue une facette propre au Beaujolais, la convivialité et le sens de la fête sans l'effet kermesse ».

Ceux qui ne pourront pas venir se consoleront dans les restaurants de la région, comme Le Cep, à Fleurie, aux nappes blanches et à la cuisine soignée, l'Auberge du Col du Truges, à Villié-Morgon, qui mise sur la tradition avec de solides quenelles lyonnaises et du coq au vin, ou encore Joséphine à table, à Saint-Amour, très tendance, avec une délicieuse terrine maison, de larges cocottes à partager sur la table et des magnums de vin. ■

O. N. E., ENVOYÉE SPÉCIALE

À ROMANÈCHE-THORINS (SAÛNE-ET-LOIRE)



De gauche à droite : les producteurs du Beaujolais Georges Descombes, Mathieu et Camille Lapière, Michele Smith-Chapel et David Chapel, à Villié-Morgon (Rhône), le 18 mars. A droite : vue des vignes vers Villié-Morgon, Chiroubles et Fleurie. FÉLIX LEDRU POUR « LE MONDE »

décédé en 2010. A rebours des vins chaptalisés, levurés, filtrés, il a montré dans les années 1990 qu'une vinification rigoureuse pouvait suffire à produire de grands vins. Autour de lui se constitue une bande, « Le gang des 4 », ainsi surnommés par Kermit Lynch, célèbre importateur américain qui fera d'eux les chouchous des sommeliers outre-Atlantique: Marcel Lapière donc, Jean Foillard, Jean-Paul Thévenet, et Guy Breton, bientôt rejoints par Yvon Métras.

« Le vin nature est né ici pour plusieurs raisons, estime Mathieu Lapière, le fils aujourd'hui à la tête du domaine. Parce que Jules Chauvet, bien sûr. Parce que mon père et des collègues avaient créé des réunions autour d'un microscope. Ils analysaient les cuves, étudiaient comment évoluait le vin, apprenaient à envisager les possibilités avant d'intervenir. Ce groupe perdure: nous n'avons pas de secrets industriels ici, on partage notre savoir. D'ailleurs, le partage est dans la mentalité du Beaujolais. »

Même s'ils détonnent encore dans le paysage, les producteurs de vin nature sont désormais reconnus et respectés. Dans les hauteurs de Morgon, Georges Descombes en est l'un des maîtres, et son vin n'a pourtant pas

fait l'unanimité: « Nous avons fait du chemin, mais ça a coïncidé avec les instances. On disait que j'étais atypique. » Et de renouer avec la garde des beaujolais d'antan: « Un morgon dans les règles de l'art vieillit quinze à vingt ans sans souci! J'adore ouvrir des vieux millésimes à mes importateurs pour les surprendre. »

Du côté de l'interprofession, le vin nature ne fait plus débat. « Pour certains vigneron, il a représenté la seule échappatoire à la pensée unique du fruité, du facile à tous les étages. Tout n'est pas parfait. Mais le mouvement est utile pour piquer les fesses, obliger les gens à évoluer, ouvrir les esprits », estime Dominique Piron.

Mathieu Lapière a passé son enfance à voir son père « faire des efforts de fou pour vendre » et dire que les vigneron de la région n'étaient pas fiers de ce qu'ils faisaient. « Mais cette fierté revient, ajoute-t-il. Des gens choisissent de reprendre des domaines, ou même de s'installer, ce n'est pas rien. » Justement ce jour-là, son ami David Chapel, fils du mythique cuisinier triplement étoilé Alain Chapel, mort en 1990, est de passage dans les chais. En compagnie de Michele Smith, sa compagne, autrefois sommelière dans un restaurant new-yorkais lui aussi triplement étoilé. Ces deux-là auraient pu choisir mille carrières. Ils ont décidé de s'installer ici, où l'on peut « faire des grands vins dans un bon esprit ». Ne cherchant pas la facilité, ils visent Chiroubles et ses coteaux pentus, difficiles: « J'ai toujours aimé le chiroubles, explique David Chapel. C'est comme les terres de côte-rôtie, il y a des coteaux et un terroir génial. Et la finesse du gamay en prime. Sa réputation n'est pas encore au niveau, mais cela viendra, c'est sûr. »

Mee Godard aussi a choisi le Beaujolais. Cette œnologue de formation s'est installée en 2013 après être passée à Morgon avec des amis: « J'ai eu ce qu'on appelle une révélation, un coup de cœur pour ces paysages vallonnés, les gens sympas et les vins excellents. Un trio gagnant! » Elle produit des vins de terroir racés, de garde, qui ont la faveur des guides comme des connaisseurs. Depuis la fenêtre de sa cuisine, face à la côte du Py, elle contemple les vignes et les vallées: « Le plus beau, c'est l'automne, avec la brume qui recouvre tout, on se croirait sur la mer. Et j'aperçois le mont Blanc! » Mee Godard vend ses vins entre 18 et 30 euros. Quand elle a démarré, beaucoup trouvaient cela cher. Aujourd'hui, ce sont des prix que l'on croise régulièrement. Signe que les grandes bouteilles sont de retour. Et que les consommateurs sont prêts à y mettre le prix. ■

OPHÉLIE NEIMAN

L'INSTANT TAITTINGER

#THEINSTANTWHEN

ESPRIT DE FAMILLE



9 septembre 2018. Château de la Marquetterie. L'équipe du Champagne Taittinger prépare le cochelet, le dernier jour des vendanges. Photo de Massimo Vitali



CHAMPAGNE
TAITTINGER
Reims

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ,
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Chiffres

15 800 hectares Plantés dans le Rhône et en Saône-et-Loire, sur 40 km entre Lyon et Mâcon.

2 cépages Le gamay représente 98 % de la production, le chardonnay 2 %.

2 appellations régionales Beaujolais et beaujolais-villages.

10 crus AOC Juliénas, saint-amour, chénas, moulin-à-vent, fleurie, chiroubles, morgon, régnié, côte-de-brouilly, brouilly, tous situés dans le nord du vignoble.

2 vins primeurs Beaujolais nouveau et beaujolais-villages nouveau, fêtés le troisième jeudi de novembre.

Frédéric Burrier, à la fois bourguignon et « très beaujolais »

Installé à Fuissé pour les blancs et à Fleurie pour les rouges, le vigneron ne produit pas moins de seize cuvées

FUISSÉ (SAÔNE-ET-LOIRE) - envoyé spécial

Frédéric Burrier a beau être président depuis quinze ans de l'Organisme de défense et de gestion (ODG) du pouilly-fuissé, une appellation-phare du sud de la Bourgogne, il est « très beaujolais », comme il aime à le dire. Son château de Beauregard, en fait une belle maison de maître avec vue imprenable sur la somptueuse roche de Solutré, se trouve à quelques kilomètres de la frontière qui sépare les deux régions viticoles, matérialisée par la petite rivière, l'Arlois, qui s'écoule entre les pentes qui accueillent les chardonnays du saint-véran, un beau bourgogne blanc, et les coteaux où s'épanouissent les gamays du saint-amour. Le cru du Beaujolais le plus septentrional. Seulement 800 mètres séparent ces deux appellations et, pourtant, la frontière n'est pas fortuite. Au nord, les sols sédimentaires du jurassique, au sud déjà les terres granitiques qui s'étendent jusqu'au Massif central.

Sur l'impressionnante gamme de vins que propose le château et le domaine Joseph Burrier, seize cuvées sont des blancs bourguignons (pouilly-fuissé, saint-véran, mâcon-fuissé, viré-cessé...), et onze des rouges – un bourgogne pinot noir et dix beaujolais (fleurie, moulin-à-vent, morgon, chiroubles, saint-amour, juliéna...). Soit un quart de rouge sur les 300 000 flacons produits annuellement et un quart du chiffre d'affaires annuel de 3 millions d'euros. Au sol, cela donne 13 hectares de beaujolais sur une surface totale de 55 hectares.

Mais, le cœur de Frédéric Burrier bat à parts égales pour les deux vignobles, rompant avec une tradition qui faisait pencher le domaine vers les prestigieux blancs de Bourgogne.

Frédéric Burrier, dans les caves du château de Beauregard.

MIKHEL JOLY



« Quand j'ai pris la tête du vignoble, il y a vingt ans, en 1999, alors que mon père, un véritable Bourguignon, ne s'était jamais considéré comme un vinificateur de rouges, j'ai travaillé ces crus du beaujolais comme ils auraient toujours dû être faits », explique le vigneron né en 1961. Si tous les vins ne sont pas certifiés – « c'est difficile quand on a 150 parcelles et des voisins qui, eux, traitent » –, Frédéric Burrier a commencé le bio dès le départ, et les premières certifications sont arrivées en 2013. Les rouges sont en conversion pour une production bio annoncée dans deux ans.

Loi du vin de soif

À la dégustation, sans nul doute, ces gamays du Beaujolais supportent la comparaison avec de beaux pinots noirs bourguignons. « Je viens de goûter un superbe moulin-à-vent de l'année de ma naissance. Déjà, pour le banquet qui accueillait la venue au monde de mon père, en 1937, mon grand-père avait débouché des bouteilles de 1929 de ce cru. » La preuve que le beaujolais peut être un vin de garde, loin de son image de vin de soif, à boire vite.

« Mon père et mon grand-père étaient en désaccord avec la tendance "beaujolais nouveau" qui marquait alors la production et qui, selon eux, allait tuer la région »

« L'une des raisons pour laquelle mon père et mon grand-père n'ont pas développé ces vins rouges était leur désaccord total avec la tendance "beaujolais nouveau" qui marquait alors la production et qui, selon eux, allait tuer la région. Nous n'en avons jamais produit », insiste Frédéric Burrier, qui déplore aussi l'ostracisme des Bourguignons à l'endroit du Beaujolais.

La famille Burrier était déjà présente dans les vignobles du Mâconnais et du Beaujolais il y a cinq siècles. Deux mariages successifs, à la fin

du XIX^e siècle, permettent de l'arrimer un peu plus à ce Beaujolais. Un siècle plus tard, la saga familiale voit la fondation de la Maison Joseph Burrier, qui permet l'extension du domaine vers de nouvelles appellations du sud de la Bourgogne. En 2007, des achats de vignobles permettent de s'attacher les crus de morgon et de saint-amour, puis, quelques années plus tard, de chiroubles et de juliéna.

Aujourd'hui, Frédéric Burrier marche, tranquille, les jambes campées en Bourgogne et en Beaujolais, avec un chai au « château », à Fuissé, pour vinifier les blancs et un autre, à Fleurie, réceptacle des rouges beaujolais. « Pour les rouges, on ne va pas procéder à de grosses extractions. Les tannins du gamay sont rugueux, on ne les recherche pas, on vise la délicatesse, explique-t-il. Sur les rouges de caractère, comme les morgons ou les moulins-à-vent, je veux garder la fraîcheur, je fais des élevages longs, un an environ. Et quand on me dit qu'il ne faut pas faire d'élevage sur des beaujolais, je réponds qu'on en fait bien pour un pomard. » Pour Frédéric Burrier, le beaujolais, c'est sérieux. Et sans complexe. ■

RÉMI BARROUX

Dégustation

Fleurie, « Poncié », 2015

Laissez-vous séduire par la fraîcheur de cette cuvée, aux notes florales, fruitées et épicées. Une grande qualité plus qu'abordable. 12,50 €.

Morgon, « Grand Cras », 2016

Au pied de la célèbre côte du Py, le coteau « Grand Cras » s'expose au soleil. Et offre ce morgon charpenté, aux arômes de fruits noirs (prune, cerise noire) et aux notes poivrées et giroflées. Superbe ! 14,60 €.

Tél. : 03-85-35-60-76.

Fabien Duperray prend des libertés avec les normes et les prix

L'ancien marchand de vin, devenu vigneron à la quarantaine, mise sur le bio et défend une esthétique du vin

LA CHAPPELLE-DE-GUINCHAY (SAÔNE-ET-LOIRE) - envoyée spéciale

Les giboulées de mars ont beau glacer La Chapelle-de-Guinchay, petite commune du nord du Beaujolais, Fabien Duperray est vêtu de manches courtes. Qu'importe le temps et la température, l'homme plantureux, devenu vigneron sur le tard, à la quarantaine, est réchauffé par son grand dynamisme. Curieux, il n'est pas du genre à rester en place. Au point d'avoir créé en 2007, à partir de rien, le domaine Jules Desjournes, un nom qu'il a inventé.

Ce Lyonnais d'origine raconte : « Mes parents m'ont transmis des livres. Ils ne m'ont pas donné d'argent, mais des valeurs, de la culture. Chez moi, on buvait très peu de vin. Mais pour célébrer des événements, mon père achetait des premiers grands crus classés. Alors que j'avais une douzaine d'années, il m'a fait goûter un Château Margaux 1964. J'avais trouvé ce vin tellement extraordinaire que j'ai aussitôt déclaré devant toute ma

famille que je deviendrais marchand de vin et vigneron. »

Fabien Duperray est passé par l'école hôtelière de Thonon-les-Bains (Haute-Savoie), puis par une école de viticulture à Beaune (Côte-d'Or). Mais sans que l'apprentissage ne débouche sur l'achat d'un domaine viticole. « Je n'ai pas rencontré, lors de mes études, la fille de vigneron qui m'aurait permis d'être la pièce rapportée, plaisante-t-il. Et comme mes copains d'école devenaient vignerons, je suis devenu leur marchand. » Ce premier métier lui a permis d'acquiescer la maison vigneronne du XIX^e siècle où il vit. Il lui a surtout permis de valoriser des vigneronns inconnus.

En 1992, il découvre Arnaud Ente, dont personne ne voulait les bouteilles, alors qu'elles se vendent aujourd'hui à des prix astronomiques (plusieurs centaines d'euros). Fabien est un pionnier, pas du genre à boire des étiquettes, plutôt à les créer. Même chose quand il invente le domaine Jules Desjournes dans le Beaujolais. « Ici, on est confronté à un schisme : soit on a

une idée "glouglou nature" du vin, soit on boit du vin industriel. Je crois à la singularité du beaujolais, à une quête de l'origine dans laquelle je me reconnais. Les vins de Romanèche, par exemple, sont axés sur la matière, ce ne sont pas du Wagner, mais du Chopin ou du Mozart. Ceux de Chénas sont des vins de parfum. Il ne faut pas jouer contre les spécificités de ces origines. »

« En mode méditatif »

Pendant les vinifications, le vigneron crée des vins en intervenant peu, ou plutôt à sa façon. En deux temps. « Quand mon vin fermente, je me mets en mode méditatif, j'observe, j'agis le moins possible. » Mais, ensuite, l'élevage est exceptionnellement long pour la région : ses vins passent deux hivers avant d'être mis en bouteilles. Sa lecture du beaujolais est sacrément cultivée, bien plus esthétique qu'économique : « Je n'essaie pas d'imiter un vin de Bourgogne ; je cherche le raffinement, le détail, la précision, la fraîcheur, l'appétence. Même un petit vin peut être complexe. Je ne veux pas que les miens

soient marqués par une méthode, mais qu'ils aient une beauté naturelle. »

Certifiés biologiques depuis 2009, ses vins proviennent de très vieilles vignes sur les meilleurs secteurs de Fleurie, Moulin-à-Vent, Chénas et Villié-Morgon, qu'il laboure au cheval. « Le travail de la terre prend le pas sur le travail de vinification. Comme mes vignes sont très vieilles, elles ont été plantées avec une densité forte, on ne peut donc pas toujours passer entre les rangs avec une machine », explique le vigneron qui produit à sa manière des vins du XXI^e siècle. En prenant des libertés avec les normes mais aussi sur le prix de vente. « Si tu produis un grand cru de côte-de-nuits, tu dois être dans un prix très élevé. Pourquoi ? Si tu es dans le Beaujolais, tu es nivelé par le bas. Pourquoi ? », demande Fabien Duperray. Voilà donc un vigneron qui a fait sauter un plafond de verre sur le prix. C'est sans doute la raison pour laquelle ses bouteilles se vendent à près de 90 % à l'étranger, où l'on se fie sans doute plus au goût du vin qu'à l'appellation. ■

LAURE GASPAROTTO

Dégustation

Beaujolais Villages, blanc 2016

Ce chardonnay est un modèle du genre. Après vingt-deux mois d'élevage – unique pour l'appellation –, il présente une structure confortable, ample et longue. Elevé en cuves inox, à peine quatre mois en barrique, il est plutôt sur des saveurs citronnées. Un vin hors norme, raffiné et précis. 20 €

Moulin-à-vent,

« Les Michelons », rouge 2014

Impossible de deviner que cette bouteille, d'une délicatesse époustouflante, provient du cépage gamay. La minéralité est unique, grâce à des tannins particulièrement soyeux. Finale sur des notes très chic de tabac et d'épices. 50 €

Tél. : 03-85-33-85-88



Guerre des noms dans le Bordelais

La confusion, née de noms de vignobles très proches, génère, depuis une quinzaine d'années, tensions, jalousies et procès

La réputation du Château Haut-Brion n'est plus à faire. Ce premier cru classé est l'un des plus grands vins de Bordeaux, et le plus célèbre des pessac-léognans. Mais les amateurs connaissent moins ses deux voisins, moins prestigieux quoique excellents : les Châteaux Mission-Haut-Brion et Carmes-Haut-Brion. Trois châteaux différents, trois propriétaires, trois vins différents, aucun n'est une sous-marque de l'autre. Le directeur du dernier, Guillaume Pouthier, s'applique à le démontrer dans son travail. Mais parfois, notamment en Asie et aux États-Unis, il doit encore expliquer l'origine des vignes, cédées en 1584 par Haut-Brion à l'ordre catholique des Grands Carmes, pour éviter la confusion : « Je dois expliquer l'histoire et la géographie du lieu pour, doucement, faire disparaître les amalgames. »

Cette situation de vignobles aux noms très proches est assez fréquente dans le Bordelais — on la retrouve dans d'autres régions viticoles. La plupart du temps, comme ici, la cohabitation se passe bien. Mais depuis une quinzaine d'années, procès et tensions émergent. Certains vignobles, souvent les plus prestigieux, s'agacent de voir naître des cuvées, deuxième ou troisième vins d'un même château, qui portent un patronyme très proche du leur.

C'est le cas du Château Figeac. En 2004, la propriété, premier grand cru classé de Saint-

Emilion, assigne le château Rocher Bellevue Figeac pour deux de ses vins, Château Croix Figeac et Pavillon Croix Figeac. « Il y avait de plus en plus de nouvelles marques portant le nom de Figeac, et cela causait du tort au château, par effet de dilution », estime une source proche du cru classé. « Et dans ce cas précis,

« A l'aune de cette doxa procédurière, accusatrice et judiciariste, tout patronyme ressemblant paraît lui-même coupable »

PHILIPPE MENGIN
propriétaire de Château Lafite

moins de 4 % de leurs vignes étaient situées sur une terre anciennement Figeac. C'était un abus. Et du parasitisme. » En 2012, la cour d'appel de Bordeaux exige l'annulation des deux marques mises en cause par le prestigieux Figeac de Saint-Emilion.

Ce qui complique toutes ces affaires, c'est que les châteaux bordelais tirent souvent leur nom d'un lieu-dit. Mais au fil des successions

et des ventes morcelées, le vignoble se divise. Les nouvelles propriétés reprennent le nom d'origine auquel elles accolent un adjectif, ou le nom de l'acquéreur. Voilà pourquoi, par exemple, on peut dénombrier, suite à l'éclatement du Château Corbin à partir de 1789 : Corbin, Grand-Corbin et Haut-Corbin (qui ont fusionné en 2012), Grand Corbin-Despaigne, Grand Corbin Manuel et Corbin Michotte.

Annulation des marques

De son côté, Château Figeac continue de nettoyer autour de son nom. Avec une conséquence inattendue en 2016 : l'arme s'est retournée contre lui. Après qu'il eut attaqué en justice Château Corneil-Figeac et Château Magnan-Figeac, deux voisins situés à 500 mètres, le tribunal de grande instance de Bordeaux lui a certes donné raison : ne pouvant prouver que les parcelles de vignes proviennent du domaine originel de Figeac, avant son morcellement au XIX^e siècle, Corneil et Magnan perdent le nom Figeac. Mais dans le même jugement, le tribunal a estimé aussi que les marques du plaignant, Château Figeac et Château de Figeac, n'ont pas pu démontrer que leurs vinifications étaient séparées des petits vins du domaine. Même tarif : annulation des marques ! Figeac, qui pourrait donc perdre son nom, a fait appel. Les châteaux qu'il a poursuivis en justice ont fait de même.

Le prestigieux Château Lafite-Rothschild, premier grand cru de Pauillac, a également durci sa position vis-à-vis des patronymes trop proches. Le vin est régulièrement copié, et un nom de château inspiré du sien suffit à faire vendre. Quand un Chinois rachète le Château Chenu-Lafitte, en 2011, on sait que le nom participe de son charme. Même chose pour le Château Latour-Laguens, acquis par un autre Chinois en 2008, à ne pas confondre avec le célèbre Château Latour, autre premier grand cru classé à Pauillac. Mais certains peuvent se méprendre...

Lafite-Rothschild a donc engagé plusieurs procédures judiciaires pour contrefaçon. Contre le Château Lafite, par exemple, installé à Fronton (et qui portait déjà ce nom au XVII^e siècle). Il a gagné en 2013 : le Lafite du Sud-Ouest n'a plus le droit de vendre son vin sous ce nom.

« Démarche habile » mais pas illégale

Lafite-Rothschild a aussi poursuivi, à plusieurs reprises, le Château Lafitte (fondé par Raymond Lafitte en 1763) en côtes-de-bordeaux. Sans jamais obtenir gain de cause, cette fois. La légitimité de Lafitte est à chaque fois confirmée, mais Philippe Mengin, à sa tête, parle de harcèlement à son encontre : « Nous sommes habitués à vivre sous un régime de procès permanents. A l'aune de cette doxa procédurière, accusatrice et judiciariste, tout patronyme ressemblant paraît lui-même coupable. Qu'importe que le nom ait été déposé, enregistré depuis nombre d'années. » Et d'ajouter : « Qui détruit un nom, détruit la mémoire. »

Lafite-Rothschild perd le procès en première instance, puis en appel avant d'être définitivement débouté devant la Cour de cassation. Avec des mentions remontant à plus de 250 ans, Lafitte l'emporte sur Lafite, baptisé ainsi au milieu du XIX^e siècle. « Fin du premier acte », expose Château Lafitte. Qui écrit dans une lettre que le grand cru classé l'a ensuite poursuivi sur le marché chinois, et maintenant sur le marché suisse, avec des arguments que Philippe Mengin qualifie de « fallacieux » : « Comment l'amateur pourrait-il se méprendre sur l'origine de deux vins, certes de Bordeaux, mais d'appellations différentes, de présentations différentes, et de prix différents (l'un à 40 euros, le second à 800 euros) ? »

C'est aussi l'argument utilisé par CGM Vins. Cette maison de négoce bordelaise est connue pour ses noms astucieux. Et pour avoir débouté le grand Petrus, un des vins parmi les plus réputés et les plus chers du monde, qui la poursuivait pour sa création du vin Petrus Lambertini. « Démarche habile » mais pas illégale, a tranché, en appel, en avril 2018, le tribunal correctionnel de Bordeaux. La volonté de confusion est écartée, selon les juges, car Lambertini est le nom du premier maire de Bordeaux et qu'il est autant mis en valeur que Petrus.

Stéphane Coureau, qui a fondé CGM Vins avec son frère, jure qu'il n'y a aucune volonté d'usurpation : « Les produits doivent vendre une histoire. Nous, c'est l'histoire du premier maire ; eux, l'histoire du premier pape. On est sur des cultures différentes, des marchés différents, des prix différents. Et aujourd'hui, les clients ont un smartphone, ils ont l'explication en deux clics. » On n'est pas obligé de le croire. Au fil de la discussion, M. Coureau glisse malicieusement : « Ce n'est pas parce que vous peignez une 2 CV en rouge et que vous collez un cheval jaune dessus qu'on pourra la confondre avec une Ferrari. » La petite maison de négoce n'a en revanche pas été inquiétée pour une autre de ses marques, Le Haras de Maisons-Laffitte. ■

OPHÉLIE NEIMAN

L'épopée russe d'un couple de vigneronnes suisses

Marina et Renaud Burnier cultivent, depuis 2001, 50 hectares de vignes au bord de la mer Noire. Avec succès

Renaud Burnier sait que le septième voyage sera le dernier. Ce 30 août 2001, cela fait trois ans que le vigneron et sa femme Marina enchaînent les allers-retours entre leur domicile suisse, dans la région de Fribourg, et ce bout de terre planté au bord de la mer Noire, à Natouhaevskaya, au sud de la Russie. Trois ans aussi qu'ils quadrillent cette région et ses vastes champs à l'abandon, « le plus souvent sans eau, sans électricité, sans route même, parfois », raconte Marina Burnier. Tout ça pour quoi ? Pour trouver « le bon terrain » ; celui où ils pourront faire pousser de la vigne et établir le domaine dont ils rêvent.

Alors quand Renaud Burnier aperçoit cette pente au loin, quelques heures seulement avant de reprendre l'avion, il veut aller voir. « Ça ne sert à rien », souffle le

chauffeur de la voiture tout terrain. La suite, Marina s'en souvient très bien : « Il a couru sur 60 puis 100 mètres, tout en haut de la petite colline et il est revenu vers moi : "Voilà. Si on est destiné à avoir de la vigne en Russie, ça ne peut être qu'ici". »

Aujourd'hui, le domaine Burnier cultive 50 hectares de vignes, produit pas loin de 250 000 bouteilles par an. En 2018, il a remporté la médaille d'or du « meilleur vin autochtone » pour sa production du cru Krasnostop 2010, un vin rouge que Renaud Burnier aime décrire comme un « vin authentique, qui ressemble à la terre où il a poussé ». Un sol abandonné depuis presque quinze ans quand s'établissent les Burnier. La région du Caucase et son climat de bord de mer ont permis des siècles de culture de vin sous le régime des tsars, jusqu'à l'industrialisation post-

seconde guerre mondiale et les contraintes façon URSS. « Entre 1985 et 1987, Gorbatchev voulait lutter contre l'alcoolisme, raconte Frank Duseigneur, consultant sur les projets viticoles de la région. Sauf que, au lieu de stopper la production de vodka, il a arraché une grande partie des vignes. » S'ensuit une crise du vin dans le pays, avec une production purement industrielle. La plupart des crus sont même « pasteurisés » pour obtenir un goût standard.

« Matériel des anciens kolkhozes »

Quand la famille Burnier s'installe dans le sud du pays, il faut tout importer pour travailler la terre, car seul « le matériel des anciens kolkhozes est disponible ». Sur-tout, il faut convaincre l'administration russe du bien-fondé du projet de crus locaux. Pendant les années 2000, une

partie de l'élite apprend à savourer de bons vins, découverts à l'étranger. « A ce moment-là, les Russes se demandent pour quoi ils ne seraient pas capables, eux-mêmes, de faire de grands crus », explique Frank Duseigneur. Des hommes d'affaires se lancent dans l'aventure voyant le vin comme un « investissement de prestige ».

Renaud et Marina Burnier, avec leur fille Alexandra, ont pu développer plusieurs crus, respecter une partie des principes de la biodynamie et les conditions du label bio suisse pour cultiver leurs vignes. « On est devenu le vin officiel de la Maison de la Suisse pendant les Jeux olympiques de Sotchi en 2014, et celui des logos VIP de plusieurs stades pendant la Coupe du monde de football l'an dernier », racontent-ils. Même le président Vladimir Poutine s'est laissé tenter par ce cru qui

« adoucirait » l'image générale de la Russie, selon Frank Duseigneur. Devenant même un « outil pour les relations géopolitiques », estime le couple Burnier.

En une petite vingtaine d'années, seulement trois autres vigneronnes se sont lancées dans la région, laissant le domaine Burnier presque sans concurrence. Et pourtant la société russe venait de nouveau le vin comme une boisson tendresse, surtout chez les jeunes. Dans les grandes villes, Frank Duseigneur a même remarqué l'apparition de viticulteurs « underground » : « Ils s'appellent "les garagistes", produisent chacun 600 bouteilles par an, les vendent sous le manteau, sans autorisation », dit-il. La prochaine étape pour le couple Burnier ? C'est simple, tenter de faire « le meilleur vin du monde ». ■

LUCAS MINISINI

« Je culpabilise à me faire trop plaisir »

ENTRETIEN | Lambert Wilson incarne actuellement Alceste dans « Le Misanthrope », à Paris. Entre deux représentations, l'acteur évoque ses passions : le bourgogne blanc – le chablis surtout, sa « boisson chic » –, le théâtre et l'écologie

L'acteur Lambert Wilson mène une carrière dense à la fois au cinéma et au théâtre. Il est à l'affiche sur les planches du Comedia-Théâtre Libre, à Paris : tous les soirs, il incarne le personnage complexe d'Alceste dans *Le Misanthrope*, dans une mise en scène de l'Allemand Peter Stein. Entre deux représentations de la pièce de Molière, le comédien nous a accordé un entretien. Dans le nouveau bar du Lutetia, seul palace de la rive gauche, il évoque, sur un ton très libre, sa relation au vin, mais aussi ses autres centres d'intérêt, le théâtre et l'écologie. Parce que tout est lié.

Alceste boit-il du vin ?

Dans *Le Misanthrope*, on ne boit pas de vin. Avant la représentation, les comédiens non plus. Le rôle d'Alceste est énorme : c'est l'équivalent de 1500 vers que je dois restituer chaque jour. Mieux vaut être concentré... D'autant qu'on devrait faire une centaine de représentations à Paris. Mais, chaque soir, après le spectacle, il y a un dîner pendant lequel on peut partager un verre de vin et continuer de débattre autour de ces personnages d'Alceste et de Célimène, qui restent des énigmes. On a donc un bel os à ronger avec cette aventure artistique qui ne cesse de nous poser des questions fondamentales.

Quel vin choisissez-vous alors ?

Je suis un fanatique de vin blanc. Ce n'est pas un hasard si ma maison se trouve en Bourgogne, dans l'Yonne, à côté de Chablis. J'ai commencé à m'intéresser au vin blanc après avoir vu un film d'Alain Resnais quand j'étais jeune acteur ou à peine sorti de l'école de théâtre. C'était à la fin des années 1970. Il s'agissait de *Providence* [1977]. Dans ce film, une scène montre des Anglais dans un château au milieu des bois. Un vieil écrivain, incarné par le grand acteur britannique John Gielgud, se trouve au milieu de sa famille. Tous les personnages boivent du vin blanc. C'est un chablis, et ce vin m'est alors apparu comme une chose vraiment belle, avec sa couleur, son côté rafraîchissant et sophistiqué. La boisson chic, en somme. Beaucoup plus chic que le champagne que j'ai toujours trouvé vulgaire d'une certaine façon, car trop assimilé à un produit de luxe. De manière générale, l'effervescence, je la fuis. Je ne me plains pas si on m'offre du champagne, il m'arrive d'en boire, mais je préfère le côté tranquille, serein, d'un verre de vin blanc.

Quand avez-vous commencé à en goûter ?

En me rendant en Grande-Bretagne pour mes études de théâtre, je me suis intéressé à ce fameux breuvage qui n'était pas du tout celui de ma famille. Mon père [le comédien, metteur en scène et directeur de théâtre Georges Wilson] était complètement « bordeaux ». Le soir, après avoir joué au théâtre, il buvait seul une bouteille en lisant des pièces et en mangeant des pâtes. Sa culture était vraiment le vin rouge. Mais en Angleterre, on boit beaucoup de vin blanc, et c'est là que j'ai commencé à l'apprécier. Ma pratique de l'anglais s'est bien améliorée grâce au vin blanc, mais aussi grâce au gin tonic que j'ai découvert là-bas. Désormais, je vais au marché le dimanche près de chez moi, dans l'Yonne, et c'est là que j'achète du chablis. C'est mon vin, c'est comme ça.

La culture bordelaise vous est-elle totalement étrangère ?

Ce qui est amusant, c'est que ma grand-mère maternelle était de Libourne, à côté de Saint-Émilion. J'en ai de vagues souvenirs. Il paraît que c'était une femme pauvre, une espèce de virago terrible qui lavait ses enfants avec une brosse à chieudent. Elle nous donnait du vin rouge coupé d'eau avec des morceaux de sucre pour le goûter. C'était typique-



Lambert Wilson, au bar de l'hôtel Lutetia, à Paris, le 13 mars.
MANUEL BRAUN POUR « LE MONDE »

ment bordelais. On devait alors faire une sacrée sieste. Chez elle, un repas n'était pas concevable sans un verre de vin. Elle ne buvait pas beaucoup mais le verre de vin lui était indispensable au même titre que le pain. Du côté paternel, j'ai du sang irlandais, et j'imagine qu'ils buvaient de la bière ou du whisky.

Il y a deux ans, vous avez été invité à Bordeaux...

Oui, ce devait être en mars 2016, à Saint-Émilion. On m'a proposé d'être le parrain des primeurs pour le millésime 2015. C'est l'œnologue très connu Michel Rolland qui m'a fait venir. J'étais très épaté par la présence de tous les critiques du monde, qui devaient mentionner sur leur ordinateur leurs notes définitives sur le millésime. Évidemment, je n'ai pas été d'une grande aide pour eux. Mais, là, j'ai découvert cette culture des crus classés. Certes, dans l'Yonne, on possède des domaines comme le Château de Béru, mais à Bordeaux, j'ai découvert les grands crus, les grands crus classés, les grands crus classés A ou B. Château Pavie à Saint-Émilion, par exemple, c'est le très grand luxe. On est au-delà du vin, avec quelque chose de complètement fou, comme les finitions des fûts en maroquinerie Hermès. Mais on peut faire du très bon vin sans tout cela. Château Pavie, c'est l'accomplissement d'une vie,

celle de Gérard Perse, qui a acheté ce domaine il y a vingt ans.

Ce vin « haute couture » vous correspond-il ?

Personnellement, je n'ai pas le réflexe du luxe, de la même manière que je ne vais pas dans les grands restaurants. Je n'achète pas pour autant de la piquette. Les propriétaires bordelais m'ont offert des bouteilles extraordinaires pour me remercier. Mais je ne suis pas du tout comme ça, à me constituer une cave, à réfléchir à ce que je vais boire. L'appréciation incroyablement mais je ne mémorise pas tout ce que je bois dans le but de faire des comparaisons. Je ne veux pas devenir dépendant et commencer à me demander ce que je vais boire. Sinon je vais me dire que, hormis les grands crus, tout le reste est nul – ce qui est faux évidemment. Donc, j'essaie d'effacer de ma mémoire les très grands vins pour ne pas en conserver quelque chose de trop précis. Je culpabilise toujours à me faire trop plaisir. L'adore faire plaisir à mes amis, et leur servir des bons vins. Mais, pour moi, j'ai déjà le sentiment de dépenser trop d'argent et que ce n'est pas bien.

Comment êtes-vous arrivé en Bourgogne ?

C'est la Bourgogne que j'ai choisie pour y acheter ma maison. Je m'y suis

C'était un rouge qui devait être assez typique de Bandol. Mon premier contact avec le vin vient de là. Mes premiers essais. C'était très joyeux parce qu'on était assez nombreux en été. Les adultes trouvaient ce vin merveilleux : ils disaient qu'il ne donnait pas mal à la tête.

Vous êtes très engagé pour l'environnement. Comment cela se traduit-il ?

Grâce à mes parents, j'ai toujours été en contact avec la nature. Même leur vin à Bandol était nature, sans sulfites, et c'est pour cela qu'il ne pouvait pas voyager. Mon père avait compris qu'il valait mieux se réveiller dans la nature, et il préférait prendre la route après avoir joué le soir au théâtre. La lumière de la campagne de Rambouillet, où j'ai grandi, le bruit des oiseaux, m'ont marqué. Je regardais pousser les plantes. J'ai vu les choses s'abîmer, les rivières commencer à mousser. Quand on est en ville, c'est théorique, on ne ressent pas tout ça dans sa chair.

« Je n'ai pas le réflexe du luxe, de la même manière que je ne vais pas dans les grands restaurants. Je n'achète pas pour autant de la piquette »

Ma mère montrait dans ses gestes quotidiens sa préoccupation de la nature, elle ramassait systématiquement les papiers gras par exemple. Laisser un déchet quel que part n'était pas possible. Cela équivaut à un geste grossier. Mes parents n'étaient pas pour autant des militants. En grandissant, je suis resté très proche de la nature. J'ai vu les conséquences de la chimie sur les paysages agricoles. Le coin autour de chez moi, dans l'Yonne, est une sorte de repaire d'animaux sauvages, avec des martins-pêcheurs, des merles d'eau, des hérons, des cormorans, alors que dans beaucoup d'endroits c'est une hécatombe d'oiseaux et d'insectes, comme l'attestent les chiffres au niveau mondial.

C'est pour cela que j'ai décidé de mettre ma notoriété au service de l'environnement. J'ai frappé à la porte de Greenpeace. Je me suis rendu en Guyane pour y constater les impacts potentiels des forages de Total sur l'écosystème très fragile des mangroves. Maintenant, on avance main dans la main avec la firme pétrolière. En Guyane, j'ai rencontré Serge Planes, un chercheur du CNRS, le pont de massifs coralliens et des poissons. Il m'a proposé de l'accompagner en Polynésie où on a fait un documentaire ensemble, qui devrait être diffusé prochainement, sur les écosystèmes des massifs coralliens, fragilisés par le réchauffement climatique mais aussi par la super acidification des océans. Je voudrais faire des séries sur l'écologie.

La culture biologique du vin est-elle une solution pour vous ?

Pour moi, le bio est un réflexe. Tout ce que j'achète est uniquement bio. L'appât du gain annule trop souvent la conscience écologique. En Bourgogne, c'est une catastrophe. Dans la réalité, très peu d'entreprises travaillent le bio. Le dogme chimique est tellement puissant que les agriculteurs cultivent essentiellement en conventionnel. Il y a une fausse image de la cherté des produits biologiques. A Tonnerre, qui se trouve à côté de ma maison, une coopérative bio s'agrandit peu à peu. J'ai l'impression qu'il y a une progression de cette consommation. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURE GASPAROTTO



Domaine Clarence Dillon

CHATEAU HAUT-BRION - CHATEAU QUINTUS - CHATEAU LA MISSION HAUT-BRION
RESTAURANT LE CLARENCE - CLARENDELLE - LA CAVE DU CHATEAU

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.